

sit à s'en emparer ; non pas que Nez-Percé eût cru devoir lui céder cette proie choisie, l'amour filial n'a pas de ces renoncements parmi les Australiens, seulement Tête-de-Crin avait été le plus leste ou le plus habile. Moins d'une minute après, le noble oiseau, tout palpitant encore, était dévoré.

Nez-Percé, du reste, ne parut pas regretter outre mesure la bonne aubaine échue à son père. Il s'était mis à examiner le trésor des chlamydères et faisait choix de pierres métalliques, de graines et de coquilles, qu'il enfermait dans un sac de peau suspendu à son côté en répétant avec complaisance :

— Clara !... Rachel !

Cependant Martigny était furieux.

— Brutes stupides ! s'écriait-il, allez-vous perdre le temps en futilités et en niaiseries de cette sorte ?

Désespérant de vaincre l'inertie momentanée des sauvages, il se rapprocha de Brissot et de Denison qui continuaient d'appeler de toutes leurs forces.

Dans un intervalle de silence, les voix gémissantes qu'ils avaient entendues déjà leur répondirent pour la troisième fois ; mais elles semblaient venir maintenant de la cime de l'arbre.

Les Européens demeuraient bouche bée, leurs traits reflétaient un indicible étonnement et nul n'osait exprimer les idées singulières que ce nouveau prodige lui inspirait.

Mais Tête-de-Crin et son fils avaient aussi entendu ces voix étranges et étaient sortis enfin de leur apathie. Après avoir échangé quelques mots dans leur langue, ils saisirent les hachettes qui faisaient partie de leur équipement et s'élancèrent vers le grand gommier. Martigny fut frappé d'une idée :

— J'y suis ! s'écria-t-il, l'arbre est creux.

Comme nous l'avons dit, une grande quantité d'arbustes, de lianes, de fougères arborescentes encombraient cette partie du bois, et il était facile de reconnaître qu'on avait marché récemment au milieu de cette abondante végétation. On distinguait autour du vieil arbre de larges trouées qui témoignaient du passage de plusieurs personnes, peut-être même d'une espèce de lutte. Mais, à leur grand étonnement, les voyageurs n'aperçurent aucune cavité dans le tronc du gommier qui paraissait sain et entier jusqu'à une grande élévation.

Tête-de-Crin et Nez-Percé ne s'en tinrent pas à l'apparence. Après avoir tourné plusieurs fois autour de l'arbre, ils s'arrêtèrent au milieu de grosses racines saillantes qui formaient comme les contre forts du tronc et sur lesquelles croissaient toutes sortes d'herbes parasites. Tête-de-Crin, ayant voulu écarter ces herbes, découvrit qu'elles avaient été coupées récemment et posées debout contre la base de l'arbre. Il les dispersa sans effort et mit au jour une large ouverture béante entre deux racilles.

Cette ouverture communiquait avec le tronc du gommier qui était creux, quoique l'écorce parût saine au dehors, comme il arrive parfois ; l'intérieur, assez spacieux, recevait de l'air et de la lumière par un trou situé à la partie supérieure de l'arbre. Les Australiens, après avoir jeté un regard rapide dans ce réduit, s'écrièrent avec une explosion de joie.

— Clara ! Rachel !

— Elles sont donc enfin retrouvées ! dit Brissot, pâle d'émotion, en se penchant vers l'ouverture ; Clara, ma fille chérie, hâte-toi de répondre... c'est moi, ton père !

Des sons inarticulés, pareils à ceux qu'il avait entendus déjà, partirent de la cavité, et il aperçut deux formes indistinctes, immobiles, appuyées contre les parois d'écorce ; c'étaient, en effet, Clara et miss Owens.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Pourquoi ne sortez-vous pas ? reprit Brissot avec inquiétude ; il n'y a ici que des amis.

— Elles sont attachées et bâillonnées, dit le vicomte.

Quelques minutes plus tard, les deux malheureux enfants étaient retirées de leur prison, et l'on s'empressa de les délivrer des liens qui paralysaient leur mouvement, des bâillons qui avaient failli les étouffer. Mais, dans ce premier moment, elles ne pouvaient donner la moindre explication sur ce qui leur était arrivé. Les yeux fermés, les cheveux et les vêtements en désordre, elles restaient étendus sur la mousse, incapables d'agir, de parler et même de comprendre.

Du reste, cet état piteux s'expliquait assez de lui-même. Fernandez et Guzman, se voyant serrés de près par les volontaires, et ne voulant ou n'osant pas exécuter à la lettre leurs terribles menaces, avaient cherché le moyen de se débarrasser de leurs prisonnières sans recourir à de sanglantes extrémités. L'arbre creux s'était rencontré sur leur chemin, et ils avaient eu la pensée d'y enfermer les pauvres jeunes filles après les avoir mises hors d'état de rien tenter en vue de leur délivrance. On eût voulu croire, pour l'honneur de l'humanité, que Fernandez et Guzman avaient l'intention de revenir les chercher aussitôt qu'ils seraient parvenus eux-mêmes à dépister leurs adversaires ; mais cette supposition n'était pas admissible, car, après avoir abandonné Clara et Rachel dans ce trou d'arbre, ils avaient mis le feu en cinq ou six endroits autour d'elles. L'incendie s'était propagé avec une effrayante rapidité sur plusieurs points, et la grande quantité d'herbes humides et vertes qui croissaient dans le voisinage du vieux gommier l'avaient toutes empêché jusqu'ici de faire beaucoup de progrès de ce côté ; mais d'un moment à l'autre l'élément destructeur allait prendre sa revanche.

Un peu de vin de Porto que Richard Denison avait dans un flacon de poche et qu'il fit boire aux jeunes filles, les ranima sensiblement. Bientôt elles purent reconnaître leurs libérateurs ; Clara tendit la main à son père en balbutiant quelques mots de tendresse. Quand à miss Owens, son retour à la vie se manifesta d'une manière effroyable : au moment où elle relevait la tête avec effort, elle s'aperçut que ses beaux cheveux, d'un blond un peu ardent, tombaient en désordre sur ses épaules demi-nues. Aussitôt elle s'empressa de réparer le dérangement de sa toilette, en répétant d'une voix éteinte : « *shoking, shoking.* »

Mais le moment n'était pas favorable pour donner aux deux amies les soins délicats que réclamait leur position. Les flammes se montraient de tous côtés, en même temps que des flots de fumée noire envahissaient les environs. Tête-de-Crin et Nez-percé regardaient à droite et à gauche avec agitation, en prononçant des paroles inintelligibles dont le sens était sans doute qu'il fallait se hâter de faire retraite. Martigny, toujours homme d'action, fut le premier à s'apercevoir du danger.

— Messieurs, dit-il à ses compagnons, nous ne pouvons demeurer ici plus longtemps... voyez, le feu menace de nous cerner.

— Vous avez raison, Martigny, répliqua Brissot ; rejoignons nos gens au plus vite... Maintenant que j'ai retrouvé ma fille, je ne veux pas risquer de la perdre par quelque nouveau coup du sort !... Mais ces pauvres enfants n'auront pas la force de marcher !

— Nous les porterons, dit le vicomte.

Clara et Rachel, à peine échappées à un immense danger, comprenaient difficilement qu'un dan-